Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1988)

Heft: 1

Artikel: L'expression écrite libre

Autor: Visinand, Anne-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'EXPRESSION ÉCRITE LIBRE

«Ecrire,
c'est laisser des traces sur le
sable de vie»

Clemens

L'article décrit une pratique pédagogique: statut du cours, objectifs, essai de définition, difficultés, méthode. Des textes d'étudiants illustrent des étapes d'un parcours semestriel. La bibliographie renseigne le lecteur sur les ouvrages où se noue le débat théorique et où s'élaborent des méthodes. Mais, dans ce type d'enseignement, l'expérience personnelle me semble de première importance; il faut donc bien raconter, d'une manière ou d'une autre, la venue à l'écriture.

Il était une fois un roi et une reine qui gouvernaient une province de l'empire des revues. L'aînée des princesses passa une partie de sa vie à les reproduire et à les traduire. A l'âge de six ans, Mirena, la deuxième édition, apprit qu'à sa naissance, une fée lui avait offert un stylo de turquoise qui ne convenait qu'à sa main, en déclarant toutefois que bien du temps s'écoulerait avant qu'elle ne parvienne à l'employer. Mirena grandit dans les livres, et ses maîtres lui enseignèrent à vénérer les Ecrivains, espèce particulière qui possédait, elle, des stylos d'or et de diamants. Mirena reçut un tout petit stylo laqué pour servir les Ecrivains; avec lui, on écrivait sur leurs œuvres dans une sorte de langue seconde qui n'était pas vraiment celle de Mirena. Mais elle apprenait bien, réussit la première épreuve avec un résultat qui la ravit, tout en lui laissant le sentiment d'une vague imposture. A la deuxième épreuve, elle trembla quand trois génies des Ecrivains, lunettés et vêtus de noir, l'interrogèrent solennellement sur la différence entre un époux et un amant. A la troisième épreuve, elle avait si bien assimilé l'usage du petit stylo laqué que tout se passa au mieux. Elle aurait pu continuer dans cette voie, mais elle préféra d'autres aventures et oublia même l'existence des stylos de tous genres.

Bien des années plus tard, elle reçut un message d'un Journaliste, autre espèce aux stylos d'argent: il lui proposait une petite plume de son canard à condition qu'elle utilise son stylo de turquoise. Elle hésita beaucoup, sortit l'instrument de sa cachette, et sa main tenta de l'apprivoiser. Peu à peu les plumes du canard se mirent à chatoyer, mais Mirena sentait que sa main ne maîtrisait pas le stylo. Tandis qu'elle s'évertuait, qu'elle désespérait du don de sa naissance, elle perçut le bruissement de Marina, fée venue d'au-delà des mers. Marina semblait posséder toute une collection de stylos. Elle aimait s'entourer de princes et de princesses qu'elle entraînait dans son château aux senteurs d'ail et de lavande. Elle animait ses invités munis des stylos les plus variés, et bientôt, au cours d'un long apprentissage, transparaissait son secret: on aimait et on admirait les Ecrivains, certes, mais nul n'était vraiment certain que les fées distribuassent des stylos précieux; l'important n'était pas le stylo, mais la main qui le tenait; chacun avait le droit d'essayer plumes, stylos et même crayons, de jouer avec les mots, de chercher sa voix.

Mirena rentra, consulta un autre magicien, lut quelques ouvrages, et même un ou deux grimoires. Elle tissa avec son stylo de turquoise une relation de peines et de plaisirs, et, devenue reine, décida que dorénavant la gent princière estudiantine bénéficierait de ses découvertes.

Le cours d'expression écrite libre et les étudiants

Les étudiants des 5 classes C ne souhaitent pas tous travailler la dissertation littéraire, matière d'examen au Certificat. En 1984, il est apparu opportun de leur offrir parallèlement un autre cours, où le travail en commun permette de vaincre l'obstacle de la feuille blanche, rende l'acte d'écrire plus familier, plus léger, et favorise la recherche d'un ton personnel. L'apprentissage de la langue écrite correcte reste important, mais cet objectif n'est pas, ici, prioritaire. Encourager à écrire avant d'imposer d'écrire juste. Ecrire des textes ni fonctionnels (lettre, résumé, etc.), ni argumentés (dissertation, présentation d'un problème, etc.). Cette définition par exclusion ouvre un vaste champ qui a peut-être suscité l'adjectif «libre»!

Les étudiants ne s'achoppent guère au terme d'«expression». Quant à moi, je me garderai bien de postuler que tous ceux qui choisissent ce cours désirent exprimer quelque chose[1]. Je constate qu'avec un support, des consignes claires, des dictionnaires, des

camarades, et une enseignante à disposition, ils se mettent à associer des idées, à s'amuser de l'insolite, à observer, imaginer, organiser, se souvenir, et acceptent le travail de la mise en forme. Ils produisent donc des textes. Même si je commence par des jeux, si je mets l'accent sur un travail formel, si nous travaillons des variantes, s'il n'y a jamais de jugement porté sur un contenu, les étudiants font connaître quelque chose d'eux-mêmes par le moyen du langage. Il y a donc bien «expression»; d'ailleurs les étudiants disent que ce cours leur demande un certain investissement personnel. Est-ce la raison pour laquelle certains étudiants disparaissent? C'est une des frustrations de l'enseignant universitaire de ne pas réussir à le savoir; mais par ailleurs, comme je souhaite travailler avec une vingtaine d'étudiants, on comprendra que je ne poursuive pas la quinzaine supplémentaire qui s'évanouit! Une autre difficulté tient au fait qu'ils se lassent vite: je peux difficilement reprendre un même travail plus de deux ou trois fois (cf. *infra*: conte et récit), d'autant plus que je ne suis pas sûre de me retrouver d'un cours à l'autre devant les mêmes étudiants. Ils apprécient la variété et les tentatives d'écritures différentes.

Méthode pédagogique

Nous commençons toujours par un travail en commun — lecture, échange, discussion, recherche de vocabulaire au tableau noir ou à deux, apport théorique, etc. — compris comme un échauffement. J'aimerais souligner que les textes littéraires utilisés parfois sont simplement lus — ni distribués, ni étudiés —: leur fonction, ici, n'est pas celle de modèle, mais de possible. Suit le travail d'écriture individuel, ou, plus rarement, à deux. Les étudiants peuvent continuer leur texte chez eux, la plupart le font et me le remettent trois jours plus tard. Mais je connais trop la difficulté des commencements — due peut-être au travail de séparation, de mise à distance qu'implique toute écriture — pour renoncer à la situation contraignante de la salle de classe. Dans les débuts de ce cours, j'écrivais également pendant ce moment de travail individuel. Le groupe était suffisamment restreint pour qu'il soit évident que mon travail était analogue au sien, et mon texte apparaissait comme un parmi d'autres. Actuellement ce n'est plus possible: je passe ce temps à répondre aux questions, à dépanner, à commenter les corrections individuelles des travaux précédents (mots, structures de phrases, cohérence textuelle).

Sur les textes, mes corrections sont légères, le trait servant le plus souvent à attirer simplement l'attention de l'étudiant sur une modification nécessaire. Il serait contraire au propos que le rouge ou l'envahissement des traces de l'enseignante oblitère l'aspect du texte original.

Lors du cours suivant, je limite au maximum les corrections collectives. Le niveau des étudiants étant très variable, il est en effet inutile de passer beaucoup de temps à des questions grammaticales. Nous discutons en particulier les expressions inhabituelles pour un francophone; de franches trouvailles, p. ex. «La neige s'allonge sur la montagne» et d'autres plus déconcertantes comme «le sable de vie» de l'exergue; faut-il corriger: le sable de la vie? faut-il laisser le léger écart qui attire l'attention? Le lecteur découvrira d'autres surprises de ce genre dans les textes des étudiants.

En revanche, je propose un moment d'écoute et de résonances, qui se déroule soit en grand groupe soit par deux ou trois. Un étudiant lit son texte et je propose aux autres de répondre à des questions précises: qu'avez-vous retenu? comment votre camarade a-t-il observé la consigne? quel type de texte a-t-il écrit? quel ton a-t-il employé? est-ce que vous vous retrouvez dans un aspect ou l'autre du texte? Cet échange me paraît capital, car les étudiants apprennent les uns des autres les différentes manières d'écrire, mais aussi l'effet que produisent leurs textes, ou plus grossièrement, ce qui passe ou ne passe pas. Je reste la première lectrice, mais de plus les camarades se constituent en public. Je romps par là la figure en soleil de la classe, où tous les échanges passent par l'enseignant, et privilégie les interactions multiples. Les textes reçoivent ainsi des destinataires, d'autant plus que j'en reproduis souvent quelques-uns, qu'en principe nous choisissons ensemble. A la fin du semestre, ce «recueil» donne la mesure du chemin parcouru.

L'avis des étudiants

Ce travail d'écriture comporte-t-il une dimension particulière quand il s'effectue dans une langue étrangère?

Seuls, les étudiants peuvent répondre à cette question. Les remarques suivantes proviennent d'évaluations orales et d'une évaluation écrite proposée à la fin du semestre d'été 1987: «Ecrire en langue étrangère, c'est...»

Beaucoup disent d'abord leurs difficultés, ils butent sur les limites de leur vocabulaire, d'où, pour certains, une baisse d'exigence envers eux-mêmes: ils se contentent de structures simples; d'autres soulignent la souplesse possible, l'utilisation des périphrases. Le travail de recherche permet de progresser. Les jeux «facilitent l'accès au plaisir d'écrire».

Des étudiants recommandent de recourir à la «fantaisie, de laisser vagabonder l'imagination»; il s'agit, dit l'une, «d'une langue que tu essaies d'apprivoiser».

Celui qui considère la langue comme un outil au service de la pensée relève qu'il n'y a pour lui aucune différence essentielle entre écrire dans sa langue maternelle et dans une autre; l'avantage qu'il voit pourtant: le français lui demande plus de temps, il maîtrise donc mieux son texte.

Enfin, il y a ceux qui se sentent «plus courageux» pour écrire dans une langue étrangère; plus à l'aise, ils se surveillent moins et expérimentent plus volontiers. Ces étudiants passent sans doute plus globalement d'un système de langue à l'autre, ils échappent à la tentation de la traduction. Y aurait-il, dans le courage nécessaire qu'ils relèvent, une trace du rapport profond à la langue maternelle, liée à l'image de la mère que l'on aurait peur de blesser? La langue étrangère ne présenterait pas ce risque et offrirait par là un terrain d'essai privilégié.

* * *

Textes d'étudiants

Ils sont précédés d'une brève description de la méthode ou du support utilisés. Je ne prétends pas à l'originalité: tous ont été expérimentés au cours de stages[2] ou puisés dans les nombreux articles parus sur l'expression écrite (cf. bibliographie). Ce choix de textes illustre des étapes du *parcours* proposé du plus simple au plus complexe. Il me permet avant tout de passer la plume aux étudiants. (J'ajoute que certains textes intéressants étaient trop longs pour une publication; j'ai préféré présenter, avec un minimum de corrections, plusieurs textes représentatifs de la bonne moyenne des étudiants.)

Jeux d'écriture

Ils offrent l'avantage d'un travail à deux ou en groupe; les étudiants ne sont pas confrontés à l'angoisse de ne rien produire; ils se concentrent sur la consigne, la forme; le sens, l'insolite, le plaisir sont donnés par-dessus.

Papiers pliés - cadavres exquis

Chacun complète une partie de la structure de base sans connaître le reste.

> Qu'est-ce que le soleil? — C'est un œuf sans coquille
> Qu'est-ce qu'une école? — C'est une façon de vivre
> Qu'est-ce que l'expression écrite? — C'est un sentiment de liberté
> Qu'est-ce qu'un rendez-vous? — C'est une femme enceinte
> Qu'est-ce que l'amour? — C'est la caresse du vent
> Qu'est-ce que le bonheur? — C'est là où le ciel et la terre se rencontrent
> Qu'est-ce qu'un doute? — C'est une poubelle, Monsieur
>
> Pourquoi es-tu amoureux de moi? — Parce que je me sens ailleurs
>
> Un beau jour d'automne, un arlequin respire clandestinement le diable
> Demain soir, le tueur assassinera rigoureusement toute tentative de changement
> «En l'an 2000, les voitures», pense timidement le sanglier.

Lettre-surprise

Ecrire une lettre avec le plus de *t* ou de *m* possible. On compare les différentes productions — de la lettre presque ordinaire au texte quasiment délirant — et on discute de l'effet produit.

> Turin, le 23 août
>
> Très chère Thérèse,
> Le treize août, j'ai trouvé trois lettres de toi, Thérèse, dans le tiroir, à mon retour de Toulon où j'ai traduit le traité sur les transports entre l'Angleterre et l'Autriche. J'étais tranquillement en train de transmettre les textes au troisième traducteur du tribunal. Tristement, je me suis trompée dans un titre de traité traumatisant: tragédie! Il était trop tard pour transférer

la traduction correcte à Trieste en voiture à cause de l'intensité du trafic.
Ne rate pas le tournoi de tir ce trimestre! Gagner le trophée est une tradition...

Toujours très en stress
Ta Patricia

Acrostiche

Je le propose en début de semestre; l'étudiant utilise son nom et se présente ainsi à ses camarades. Le travail individuel est précédé d'un exercice collectif qui permet de découvrir la règle, et de la lecture de *Linda* d'Apollinaire.

Dans le sable je trouvai une bouteille
A l'intérieur rien que de l'eau
Vers l'horizon je vis disparaître un bateau
Il me semblait transporter
Des âmes mortes

Retournant à la plage le jour suivant
— Il y avait un miroir dressé —
D'un seul regard j'aperçus le visage
Grave et solennel
Et dans les yeux une tourmente qui pouvait
Sacrifier un bateau

Embrayeur obsédant

(j'aime / je n'aime pas, j'entends / je n'entends pas, je suis / je ne suis pas, je me souviens, il y a) Pour retrouver le flux de l'écriture, pour entendre sa voix.

Il y avait autrefois le bon vieux temps
Il y a aujourd'hui la nostalgie
Il y aura demain des regrets et des soupirs

Il y avait une fois l'innocence d'un regard d'enfant
Il y a aujourd'hui le mensonge et l'indifférence
Il y aura demain la mort et la désolation

Il y avait une fois un enfant qui riait
Il y a aujourd'hui une femme qui sourit
Il y aura demain des rides et des souvenirs

Il y avait une fois la haine et la souffrance
Il y a aujourd'hui la haine et la souffrance
Il y aura demain la haine et la souffrance

Il y aura demain quelqu'un qui m'aimera
Il y a aujourd'hui quelqu'un qui m'aime
Il y avait hier quelqu'un qui m'aimait

Il y a des choses qui ne changent pas

Heather

J'aime marcher sans but défini dans les villes des hommes; me donner entière et anonyme au scénario plein de vies semblables à la mienne. J'entends les cloches des églises comme des voix d'hommes à l'unisson chantant la nuit qui tombe, ou une nouvelle journée qui recommence. Je suis ainsi avec eux une pierre parmi les pierres, le corps d'une divine cathédrale.
Je n'aime pas marcher sans but défini entre les hommes quand mon cœur souhaite un abri, car ces visages semblables au plomb des trottoirs me poussent vers un désespoir sans égal, celui de me voir fondre sous leurs pas pressés. Je n'entends point leurs voix, mais leur mouvement est comme un bruit de mitrailleuse qui me perce le cœur. Je ne suis alors qu'un caillou blessé à la merci de leur violence.

Marcia

Inventaire

Lecture d'un texte de Sei Shonagon[3].

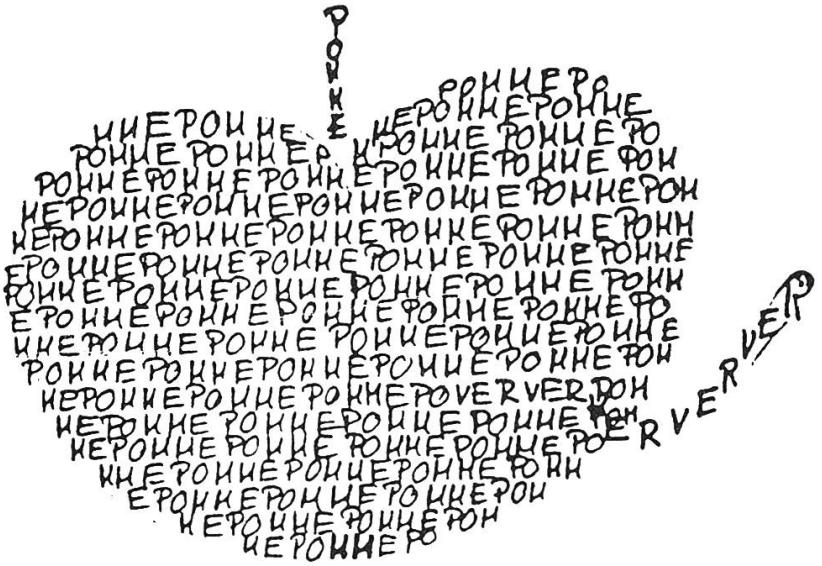
Choses qui m'agacent

La fumée irritante des cigarettes dans une boîte de nuit
Les embouteillages aux heures de pointe sur les autoroutes de Los Angeles
Les papiers de chewing-gum et les verres de Mac Donald qu'on jette par terre
surtout avec une poubelle tout près
Mes cheveux qui ne cessent d'apparaître sur mon manteau de laine blanche
Les Milanais qui ne se gênent pas de me regarder sans me saluer sincèrement
Les promeneurs qui laissent leur chien salir le trottoir
sans ramasser leur crotte
pour que tout le monde puisse l'écraser
Les étudiants au restaurant universitaire qui prennent toutes les pommes de terre avant que je ne sois servie
Les gamins qui savent parler le français mieux que moi
Les membres du foyer qui remettent le bac à glaçons dans le congélateur sans le remplir d'eau
Mais le pire, c'est de le trouver vide après avoir versé du Coca-Cola tiède dans un verre

Denise

Calligrammes

Présentation de trois calligrammes d'Apollinaire.



Sensations

Les étudiants sortent de la classe pendant une demi-heure, ils se promènent en silence, et privilégient un sens: la vue ou l'ouïe.

> *Ce que j'entends*
> Dans la cage nue des escaliers, mes pas sonnent comme des coups de fusil. C'est un monde clos, où tous les sons s'amplifient dans l'espace vide. Une porte claque à l'étage supérieur et les échos tombent, tombent sans rencontrer ni trappe, ni rampe, et ils se brisent sur le sol de béton. De nouveau, je n'entends que mes pas qui rompent un silence parfait.
> Puis, j'ouvre une porte, et, tout d'un coup, je me heurte contre un mur de bruits frénétiques. Des cris, des sifflements, le cliquetis des tasses, de la coutellerie se mêlent pour donner une impression de vitesse, de tension, de vie, d'humanité. La salle devient une bulle pleine de bruits, je me glisse dehors, à travers les portes coulissantes qui s'ouvrent avec un chuchotement sinistre.
> Et un oiseau chante. Là-bas, dans les arbres, la chanson continue, et les notes tombent de feuille en feuille. Je me détends. Un chien me dépasse; ses griffes râclent le béton, et soudain ce bruit s'évanouit, étouffé dans l'herbe. Une petite rafale déplace les brins d'herbe et les feuilles des arbres, et ce bruissement se mélange au crissement du gravier sous mes pieds. [...]
> Au bord du lac, les vagues s'élèvent péniblement et retombent dans un bruit lourd et obsédant qui, avec les coups du gréement sur les bateaux, soutient cette symphonie.
>
> Anya

Sentiment

Les étudiants sont invités à décrire ce qu'ils ressentent quand un sentiment les envahit. Je lis un texte de M. Duras (*L'Amant*) et un de N. Sarraute (*Enfance*).

> *Solitude*
> Tous ces gens qui m'entourent — ils donnent l'impression d'être heureux. Etre parmi les autres, ce n'est pas être avec les autres.
> Je me sauve, je m'enfuis entre mes quatre murs. Mais la chambre devient de plus en plus blanche, elle se vide: le blanc dévore tout. J'ouvre la radio pour chasser le silence, mais il colle aux murs qui se moquent de moi avec un rire froid. Cette chambre, ressemble-t-elle plus à la cellule d'une prison ou à celle d'un asile psychiatrique?
> Je m'enfuis au fond de mon lit, je tourne le dos au blanc. Plus jamais je ne vais me lever — plus jamais jusqu'à ce que je me dissipe et me fonde dans ce blanc qui me suffoque.
>
> Christine

Description

Je dispose une quantité de photos sur une table. Les étudiants en choisissent une. Ils sont invités: 1. à la décrire de la manière la plus «objective» possible (il m'arrive de lire un texte d'A. Robbe-Grillet); 2. à «entrer» dans la photo. Les deuxièmes textes sont des monologues intérieurs, ou des récits, ou des descriptions chargées d'affectivité. Nous découvrons ensemble ces différences.

> 1. Deux bouteilles de vin rouge vides, bouchées, dominent le centre, s'élevant au milieu de la table en bois, carrée, dont on ne distingue qu'une partie. On croit voir les bords de la table se réunir en un coin en haut, à droite, mais il faut qu'on imagine ce coin, car il n'est pas visible pour nous, en ce moment: une main nous le cache, une main assez vieille qui porte une alliance à l'annulaire. Cette main et la main droite du même corps forment un cercle qui entoure, comme pour le protéger, un chapeau posé sur des genoux. Cette paire de mains parle à une autre paire, vis-à-vis à gauche, dont la main droite reste inerte sur la table, la main gauche, un peu levée, esquisse un geste. Il y a enfin une troisième paire de mains, à droite, qui ne fait qu'écouter, qui repose sur la table, calmement, main droite sur main gauche; les manches d'un manteau noir et lisse couvrent les bras.
> Chacun des hommes a un verre devant lui, les deux verres de droite, vides, celui de gauche à moitié plein. En se rappro-

chant, on aperçoit à gauche un cendrier contenant des mégots, puis, tout devant, trois verres plus ou moins remplis. Ces verres, un coude à gauche, et de très petits bouts de manteaux, comme des ombres, nous montrent que les trois paires de mains ne sont pas seules à cette table.

2. Pourquoi est-ce qu'il me jette tout le temps des coups d'œil, celui-là, dans son manteau noir? Non, je ne le regarde pas. Peut-être qu'il s'ennuie, c'est pourquoi il me toise, mais moi, je n'aime pas cela. Qu'il participe donc à la conversation! Et son voisin, l'autre là, à droite, a-t-il vraiment besoin de ses mains pour causer? Il n'a même pas suspendu son chapeau, est-ce qu'il croit qu'on va le lui voler? Mais aucun n'a ôté son manteau! Ça fait quand même près d'une heure que j'y suis entré, dans ce restaurant, et ils étaient déjà assis là. Et puis: six verres et deux bouteilles de vin rouge vides, et ça n'est sûrement que le début... Celui avec le chapeau — est-ce que je vois bien? — il porte une alliance; alors, qu'est-ce qu'elle dirait sa femme si elle le voyait ainsi, parlant, buvant, puant... Qu'est-ce qu'il a à me regarder de nouveau, celui au manteau noir? Oh! je déteste les gens curieux!

Willy

Variantes

Nous établissons au tableau une liste de verbes à partir d'un acte complexe (déménager, par exemple). Puis, par deux, les étudiants reçoivent une consigne portant sur le contenu ou la forme.

1. Quelle horreur! Après deux semaines de pluie en France, nous revenions de vacances d'été. Fatigués et mourant de faim, nous avons été soulagés de voir une station-service à côté de l'autoroute. A l'intérieur, une odeur pénétrante de légumes pourris nous a heurtés. Une vague de nausée nous a submergés. Les clients, des routiers menaçants, ont levé la tête pour nous regarder fixement. Nous nous sentions comme des intrus. En regardant autour de nous, nous avons remarqué les tables couvertes de poussière et encombrées d'assiettes pleines de restes.

Nous avons quand même continué jusqu'au comptoir. Les sandwiches avaient l'air complètement rassis et les gâteaux tout à fait desséchés. Déçus, nous avons choisi un grand paquet de biscuits et deux thés que nous avons payés un prix exorbitant. Une fois assis (près des toilettes), nous avons ouvert le paquet, mais tous les biscuits étaient moisis! Il nous restait le thé. Mais une mouche s'y était suicidée; on la comprend!

2. Vis-à-vis de la gare, il y aura ce libre-service que je te conseille. [...] Puisque la caissière n'aura pas de temps à gaspiller pour toi, il vaudra mieux préparer la monnaie à l'avance. Elle t'en sera reconnaissante. Tu saisiras encore la fourchette, la cuiller, le couteau et la serviette. Si tu ne t'en es pas occupé auparavant, tu auras peut-être de la peine à trouver une chaise libre. Mais avec de la patience, tu en trouveras certainement une. Tu t'assiéras et tu commenceras à manger avant que ton repas refroidisse.

3. L'année passée, nous avions l'habitude de manger au réfectoire à la Banane. Un jour, il se passa quelque chose de vraiment bizarre. Tout le monde était en train de manger. Soudain, on entendit un cri venant du petit café de la galerie, et on vit un type qui se tenait debout sur le bord du balcon: il avait un drôle d'air et se balançait dangereusement. Tout à coup il se mit à chanter comme un rossignol. De toute évidence, il se croyait vraiment oiseau parce qu'il sauta du balcon en battant des bras. Tout le monde se mit à crier. Ce pauvre type survivrait-il? Mais il atterrit sur une grosse vieille dame dure d'oreille. Il y avait des sandwiches et du café partout. Elle se mit à le frapper à bras raccourcis, et notre héros confondu, terrorisé par cette femme gigantesque, s'envola sans rien dire.

Récit

Lecture d'une nouvelle, apport théorique sur la forme quinaire. Puis les étudiants travaillent par trois: chacun écrit un début de récit, puis le milieu du récit d'un camarade, et la fin de celui du troisième. Cette séance fournit un matériel considérable. Nous étudions au cours des 2 ou 3 séances suivantes: les possibles narratifs, la première et la troisième personne, la place du narrateur, etc. Le lecteur trouvera ici un début, puis l'un des récits produits; à partir de ce texte, nous avons aussi essayé un monologue intérieur et une expansion sur la peur.

J'ai pris le taxi, tôt le matin à Lausanne pour me rendre à la gare. Ce week-end, j'allais à Paris. Comme j'avais un quart d'heure d'avance avant de monter dans le TGV, je me suis assise sur un banc et j'ai laissé tomber mes deux valises par terre.

Enfin, je suis montée dans le train. Au bout d'une demi-heure, le contrôleur a annoncé qu'il fallait préparer les papiers pour la douane. Alors, j'ai cherché mon sac. Mon cœur a commencé à battre très très fort...

J'ai ouvert le sac et j'ai commencé à fouiller. Mes mains tremblaient et il m'a fallu beaucoup d'efforts pour trouver mon rouge. Mais c'était déjà mon tour. Le contrôleur m'a demandé: «Avez-vous quelque chose à déclarer?» J'ai dit que non et il a jeté un coup d'œil à mon passeport. En me le redonnant, il a remarqué que je tremblais. «Vous vous sentez mal?» J'ai dit que ce n'était rien, que j'avais seulement mal à la tête. Il a poursuivi son contrôle sans un mot.

J'ai déposé le rouge à côté de moi sur le rebord et j'ai commencé à lire. Quelques minutes plus tard, un homme a surgi: il m'a montré sa carte: c'était le détective du TGV. Je me suis de nouveau mise à trembler et je suis devenue toute rouge. Il a soigneusement examiné mes papiers, puis le contenu de mon sac. Je sentais les yeux des autres voyageurs dans mon dos. On avait commencé à parler de moi; c'était horrible.

Ensuite le détective m'a emmenée avec mes bagages dans un bureau où il a commencé à m'interroger et à fouiller mes valises. Il n'a rien trouvé et après deux heures d'interrogatoire, il était convaincu que je n'étais pas une criminelle. Il s'est excusé. Je lui ai demandé d'une voix innocente ce qu'il cherchait. Il a répondu qu'il avait reçu le matin même un coup de fil anonyme. Une voix masculine qui parlait le français avec un accent suisse allemand avait déclaré qu'une femme se trouvant dans le train pour Paris faisait de la contrebande et avait caché de l'héroïne dans son sac. Je me suis mise à rire; je lui ai répété que j'étais étudiante, que j'habitais Lausanne et que j'allais quelques jours à Paris voir des amis. Il s'est excusé encore une fois et m'a offert une cigarette. Nous avons échangé quelques propos sur Paris, puis il m'a raccompagnée à ma place et m'a souhaité bon voyage...

Je me suis de nouveau installée; ravie et soulagée, j'ai pris le rouge dans mes mains, il était resté pendant l'enquête sur le rebord de la fenêtre. J'ai souri.

Conte

Les étudiants lisent chez eux *Le Petit Poucet* (Perrault) et sont invités à écrire un conte traditionnel ou un conte de leur pays. Puis j'explique les structures du conte (Propp), et la possibilité en changeant espace, temps ou fonctions, d'écrire des variantes, ou une parodie. Les étudiants lisent alors *La Fugue du petit Poucet* (Michel Tournier, *Le Coq de bruyère*), et créent une variante de leur premier conte.

Le Petit Chaperon rouge

Il était une fois une jolie petite fille qu'on appelait le petit Chaperon rouge. Elle était insolente, impolie et paresseuse. Très souvent, elle était indocile, et aimait bien tourmenter les animaux.

Un beau jour, sa mère lui dit: «Prends ce panier et apporte-le à ta grand'mère qui est malade. Il y a quelques friandises là-dedans». «C'est toujours moi qui dois le faire» répondit le petit Chaperon rouge de très mauvaise humeur. Sa mère insista, et l'enfant se mit en route à contre-cœur.

Très lentement, elle se balada à travers la forêt où elle rencontra le loup. La méchante fille tira le bon loup par la queue: «Que fait-tu ici? Fiche le camp!»» Elle lui donna un coup de pied si bien appliqué que le loup hurla de douleur. Le petit Chaperon rouge s'en réjouit et dit: «Viens, on va voir la grand'mère pour la tourmenter. Tu pourras l'effrayer et la mordre.» Le loup n'était pas d'accord. Il happa sa jambe et la retint jusqu'à ce que le chasseur arrive. L'enfant cria: «Au secours! au secours! Le loup m'a attaquée, il va m'avaler!» Mais le chasseur la connaissait bien et ne la crut pas. Elle hurla de colère, déchira son joli chaperon rouge et lança le panier dans la forêt. Le chasseur dit: «Lâche l'enfant, mon cher loup!» Le petit Chaperon rouge s'enfuit en courant, on ne sait où. Le loup ramassa les friandises pour les apporter à la grand'mère. Il la soigna si bien qu'elle guérit peu après. Elle garda le loup chez elle et ils vécurent tranquillement et fort heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Iris

Il y a trois ans, l'introduction de ce cours tenait du pari. Pourrais-je partager mes expériences? L'apprentissage de la langue écrite peut-il prendre des chemins apparemment détournés? passer par un travail de création? Peut-on cultiver un rapport ludique avec la langue, et le transposer dans une langue étrangère? Notre plaisir, l'évaluation des étudiants, la qualité des textes ne permettent plus de douter de la réponse.

Anne-Marie VISINAND

NOTES

[1] Voir la critique de l'«idéologie de l'expression» in Jean Ricardou, «Ecrire en classe», *Pratiques*, juin 1978, n° 20, pp. 23-70.

[2] Les ateliers d'écriture animés par Mary-Anna Barbey, licenciée en philosophie, écrivain et journaliste.

[3] *Petite Fabrique de littérature*, p. 253 (cf. Bibliographie).

BIBLIOGRAPHIE

Hélène Augé, Marie-France Borot, Michèle Vilmas, *Jeux pour parler, jeux pour créer*, Paris, CLE international, 1981.

Marcel Benabou, «La règle et la contrainte», *Pratiques* n° 39, octobre 1983, pp. 101-109.

Paola Bertocchini, Edwige Costanzo, «Au clair de ma plume», *Le Français dans le monde* n° 201, mai-juin 1986, pp. 57-64.

Elisabeth Bing, ... *et je nageai jusqu'à la page*, Paris, Des femmes, 1976.

Jean-François Bourdet, «Le plaisir d'écrire», *Le Français dans le monde* n° 209, mai-juin 1987, pp. 50-56.

J.-M. Carré, F. Debyser, *Jeu, langage et créativité*, Paris, BELC, Hachette/Larousse, 1978.

Frank Chapotot, «De l'exercice écrit au texte littéraire», *Le Français dans le monde* n° 162, juillet 1981, pp. 33-57.

Collectif, «Créativité, du refus au roman d'amour», *Le Français dans le monde* n° 191, février-mars 1985, pp. 71-77.

Michel Corbellari, «Avec les mots, jouons en classe», *Le Français dans le monde* n° 162, juillet 1981, pp. 43-44

Daniel Delas, «L'enjeu du jeu poétique», *Pratiques* n° 39, octobre 1983, pp. 79-101.

Alain Duchesne, Thierry Leguay, *Petite fabrique de littérature*, Paris, Magnard, 1984.

Jean-Pierre Goldenstein, *Pour une lecture-écriture*, Bruxelles, de Boeck-Duculot, 1985.

Daniel Grojnowski, «Exercices poétiques et spirituels», *Pratiques* n° 39, octobre 1983, pp. 109-121.

Fritz Hermanns, «Schreiben in der Fremdsprache Deutsch», *Jahrbuch Deutsch als Fremdsprache 84*, Band 10, München, Max Hueber Verlag, pp. 222-233.

Oulipo, *Atlas de littérature potentielle*, Paris, Gallimard, «Idées», 1981.

André Petitjean, *Pratiques d'écriture. Raconter et décrire.* Paris, CEDIC, «Textes et non-textes», 1982.

André Petitjean, «Pastiche et parodie, enjeux théoriques et pédagogiques», *Pratiques* n° 42, juin 1984, pp. 3-35.

André Petitjean, «Le Petit Chaperon rouge: contes et anti-contes», *Pratiques* n° 42, juin 1984, pp. 63-79.

Jean Ricardou, «Ecrire en classe», *Pratiques* n° 20, juin 1978, pp. 23-70.

Pierre Saget, «Le plaisir d'écrire. Enseigner l'écrit: une pratique», *Le Français dans le monde* n° 192, avril 1985, pp. 51-59.

Michèle Vielmas, «Jeux de plume», *Le Français dans le monde* n° 196, octobre 1965, pp. 48-52.

Gérard Vigner, *Ecrire*, Paris, CLE international, 1982.

Marie-Christine Villaroel, «Créativité au jour le jour», *Le Français dans le monde* n° 196, octobre 1985, pp. 40-48.

Marie-Christine Vinson, «Ecrire un texte de suspense», *Pratiques* n° 54, juin 1987, pp. 64-73.

Francis Yaiche, «Achète grilles et méthodes pour recherche d'idées sans peine», *Le Français dans le monde* n° 203, août-septembre 1986, pp. 52-60.

A.-M. V.